

**CRITIQUE, opéra. TOULOUSE,
Théâtre national du Capitole
(du 17 au 26 mai 2024).
DEBUSSY : Pelléas et
Mélisande. M. Maillon, V.
Bunel, T. Cristoyannis... Eric
Ruf / Leo Hussein.**

Reprise au **Théâtre national du Capitole de
Toulouse**, cette production de ***Pelléas de Mélisande***
de **Claude Debussy** a mobilisé le Théâtre des
Champs-Élysées, l'Opéra de Dijon, celui de Rouen
et le Stadttheater Klagenfurt. Plusieurs
représentations – et distributions – ont déjà eu
lieu. Aucune lassitude pourtant, tant cette
reprise toulousaine s'avère palpitante.



Tout est sombre dans ce Pelléas. L'éclairage noie la scène d'un noir bleuté, plus poétique qu'étouffant. Nous sommes au fond d'un trou, d'un gouffre, d'un puits, d'un château d'eau peut-être, et l'on y discerne une mare, un cloaque, une avancée de la mer, où se détachent quelques rochers. De ce bas-fond humide, un grand filet de pêche s'élèvera lentement, pour s'immobiliser à mi-hauteur, comme un piège tendu au deux jeunes amants. Nous pourrions chercher ici de la symbolique, marée haute ou marée basse, antichambre du désir, ou encore univers carcéral, oppression de la conjugalité et destin contraire. Les personnages contemplent cette béance, parfois s'y aventurent, s'avancant le long de passerelles qui se rejoignent en un mouvement circulaire vers le fond de la scène. Ici s'ouvre ici une porte, là, une fenêtre, peut-être une alcôve. De celle-ci surgira une Mélisande étonnamment viennoise, tel un portait

dû à Gustave Klimt, tout en or et en rousseur. Sa chevelure, de feu, lentement, descend vers Pelléas et, avec elle, un érotisme incandescent.

Une belle mise en scène ne peut se satisfaire de la qualité de ses décors et des images qu'elle donne à voir ; il faut aussi qu'elle donne chair à un spectacle et le transcende. C'est le cas ici où toute l'intrigue se joue dans un huis clos étouffant, d'autant plus douloureux qu'il s'inscrit dans une délicatesse nocturne. Les actes et les scènes s'enchaînent avec évidence et chaque personnage est ici, incarné, dans son étonnante complexité, sans manichéisme, ni naïveté. La lecture est aussi pertinente dans son choix d'images symboliques : ainsi des vieillards et des servantes, incarnés par en un trio de femmes sombrement vêtues, qui déambulent sur le plateau, comme des Parques – on n'ose écrire des Nornes. De même, à la blancheur virginale de la robe de Mélisande succède rapidement une robe terriblement grise, reflet mat et terrible d'un mariage malheureux et non voulu, comme le deuil de sa vie.

La distribution répond parfaitement à ce défi. Il faut d'abord souligner et de manière unanime la parfaite diction des chanteurs qui rend justice au livret de **Maurice Maeterlinck** dans son étrange symbolique d'autrefois, naïve ou décalée. Ainsi des seconds rôles, à l'instar de l'Yniold est parfaitement tenu par **Anne-Sophie Petit**, à la voix délicate et tendue, qui rend admirablement l'insouciance du jeune garçon, et sa crainte maladive. **Janina Baechle** est une Geneviève de grande qualité, à la voix moirée, d'une douceur inquiète et ineffable. **Franz Joseph Selig** incarne un Arkel désabusé, apparaissant tendre, presque trop,

avec sa bru.

Enfin, le trio central s'épanouit avec bonheur dans le langage debussyste. En

Golaud, **Tassis Christoyannis** commence par traduire les doutes qui l'animent et, d'une certaine manière, la fragilité d'un homme qui sent que tout lui échappe. La ligne de chant sait aussi se faire rugueuse, avec des accents sombres, manifeste d'une incontestable autorité. **Marc Mauillon** est un Pelléas de grande classe, timbre clair, affirmé, projection idéale avec ce qu'il faut d'enthousiasme et parfois d'hésitation pour refréner les ardeurs d'un jeune cœur. Enfin, **Victoire Bunel** est une Mélisande, évanescence, touchante et parfois fantomatique. Le timbre est soyeux, les aigus délicats et le propos, toujours nuancé, décline toutes les facettes de Mélisande: craintive, résignée, timide, amoureuse, et audacieuse, accablée...

Dans la fosse, sous la baguette de **Leo Hussain**, l'**Orchestre national du Capitole**, restitue toutes les subtilités de la partition, en donnant à entendre des bois lumineux et, il faut le souligner, des cuivres tout en retenue. L'attention portée au plateau est bienvenue, favorisant l'appréhension du texte, en offrant au plateau l'écrin idéal.

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Théâtre national du Capitole (du 17 au 26 mai 2024). DEBUSSY : Pelléas et Mélisande. M. Mauillon, V. Bunel, T. Cristoyannis... Eric Ruf / Leo Hussein. Photos (c) Marco Magliocca.

VIDEO : Eric Ruf raconte « son » Pelléas et Mélisande